

chés et de ceux de son infidèle mari, elle récitait son chapelet vingt deux heures par jour, et vivait de pain noir et d'eau fraîche en tricotant des bas pour tous les pauvres et va aux pieds du voisinage.

Polichinelle ne l'ignorait pas, car d'abord, en vertu de son pacte avec le Diable, il savait tout, et de plus, au moyen de sa police, il s'informait tout.

Il savait donc que l'auguste et gracieuse princesse avait toujours gardé pour lui au fond du cœur un certain faible, resté de tendresse conjugale que rien n'avait pu éteindre, non, rien, pas même la scélératesse de son mari. Bien plus, elle avait fini par se trouver des torts, par craindre de ne pas avoir bien rempli tous ses devoirs envers lui et de l'avoir froissé. (Il avait tant d'esprit et l'âme si délicate !) Kutis, au moment de la séparation dont elle seule était cause, elle le voyait bien maintenant, n'avait il pas avoué qu'elle était la plus belle, la plus gracieuse et la plus aimée des femmes ?

C'est ce dernier point surtout qui était resté dans la mémoire et dans le cœur d'Isoline. C'est ce souvenir qui lui donnait de si cruels remords. Ne s'était-elle pas montrée trop sévère en lui reprochant d'avoir tué son père et sa mère ? Est-ce que une femme plus douce et mieux inspirée n'aurait pas pu, à force de caresses, le ramener au bien, à la vertu, au repentir ? Après tout, sur quoi reposait cette accusation ? Sur le témoignage du seul prince de Los Inferos, un gentil homme inconnu, de mine hautain et sinistre, traître envers Polichinelle, son ami, pu qu'il était le premier à l'accuser d'un crime... Allons donc, était-ce possible ? Est-ce que le doux, le charmant, le spirituel, le gracieux, le ravissant Polichinelle était de ceux qui tuent leurs beaux-pères et leurs belles-mères ?... Jamais de la vie !

C'est dans ces dispositions conciliantes qu'était la reine, lorsque Polichinelle parut tout à coup devant elle, la saisit dans ses bras avec une tendresse inexprimable et, sans lui laisser le temps de la réflexion, la porta dans un carrosse attelé de vingt-cinq mules infatigables (la dernière en tête) qui laissaient trente-cinq lieues à l'heure, sans se presser.

En se pressant, bien entendu, elles en faisaient deux fois plus. On était déjà à moitié chemin du palais lorsque la reine Isoline, à peine revenue de sa surprise et voulant paraître encore fâchée (au fond, elle n'était qu'enchantée de ce changement inattendu), dit à son mari d'un air sévère ou qui voulait l'être :

— Monsieur, où me conduisez-vous ?

— Dans ton palais, ma reine, dans ta capitale, dans ton royaume... Je t'aime, je t'adore, j'ai été trompé par de vils flatteurs (tu sais, autour des rois il n'y a que de ça), j'ai cru ce qui n'était pas, j'ai cruellement souffert, va !...

— Mais, répliqua-t-elle, si tu as tant souffert, pourquoi n'es-tu pas venu me chercher plus tôt ?

— Pourquoi ? Ah ! pourquoi ?...

En effet la question était naturelle et embarrassante. Alors le perfide Polichinelle répondit :

— Est-ce que je sais, moi ?... Est-ce que je peux savoir ?... La raison d'Etat, ma chérie !... Oui, c'est ça, la raison d'Etat ! Est-ce que tu comprends la raison d'Etat, toi ?

— Oh ! pas du tout dit Isoline.

— Eh bien, voilà ! Ni moi non plus. C'est quelque chose qui s'impose à vous on dépit de vous-même, qui vous domine, qui vous avougle, qui vous asservit, enfin c'est la raison d'Etat, quoi !... Si j'avais Grotius et Puffendorf sous la main, je t'expliquerais ça du premier coup... Veux-tu que j'aïlle les chercher ?

— Je veux que tu m'aimes, répondit la bonne et innocente Isoline. M'aimes-tu, dis, m'aimes-tu ? Il n'y a qu'un mot qui serve !

— Je t'adore dit Polichinelle. Et toi, jure que tu m'aimes aussi...

— Jusqu'à la mort.

— Et que jamais en aucun cas, en aucun pays tu ne te sépareras de moi.

— Je le jure.

— Et que nous vivrons toujours et partout ensemble, soit en enfer, soit en paradis !

— O ! en paradis surtout ! je le jure !

(A continuer)



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centims par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centims la douzaine, payable tous mois.

Annouces: Première insertion, 10 centims par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centims par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme. Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD, Boite 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL. 21 Aout 1886

L'OBSSESSION DE LADEBAUCHE

Qui osera encore me soutenir que Ladébauche a mal fait de s'enfuir pour échapper à l'obsession de la "Forge dans la forêt" ?

Le maître Lavigne ne se borne plus à en régaler les naturels du carré Viger et les personnes dévouées qui assistent au concert.

Il en a fait un arrangement pour piano !!!!! O musique de Wagner, vous êtes surpassé !!!!!

On ne pourra plus se promener dans les rues de Montréal, sans que les coups des marteaux et les sons d'une musique endiablée viennent vous crispou-reusement les nerfs.

Celui qui ne jouira pas du bonheur d'être sourd devra faire calfeutrer ses portes et ses fenêtres et ne pourra plus mettre le nez à la porte s'il ne veut succomber à des attaques d'épilepsie.

De petites enclumes de salon sont déjà en vente dans tous les magasins de quincaillerie et quelques Lavigne riens enragés, parlent de remplacer le feu de Bengale, par un feu d'artifices complet.

Les compagnies d'assurances, en raison des risques d'incendie, vont, à ma demande, élever la prime d'assurance pour les maisons où se jouera la scie patriotique en question.

Espérons que cette mesure aussi humanitaire que payante, suffira pour empêcher que Montréal d'ici à quelques jours, ne ressemble à une immense forge dans la forêt.

C'est le moment des canicules et il serait dangereux pour tout le monde, de multiplier les causes qui peuvent amener l'hydrophobie.

UNE REUNION CONSERVATRICE A OTTAWA.

Le président Sir Johnny McDonald, se carre dans le fauteuil présidentiel; après avoir humé, toussé, éternué et bu un grand verre de... brandy, il pointe son nez d'aigle et son regard de hibou, vers les quelques députés pendards disséminés par groupes dans la salle, puis d'une voix majestueuse: "Messieurs, la séance est ouverte !!!!!"

(Un silence d'admiration suit ces paroles du grand chef: celui-ci, flûté dans son amour-propre, boit un nouveau verre de brandy et commence son discours:)

"Messieurs.— C'est avec un bonheur inénarrable que je constate que le gouvernement n'a pas encore perdu tous ses défenseurs. En présence de la défection de tant de conservateurs, qui osent se joindre au parti national, il est plus que jamais nécessaire que nous serions nos rangs et que nous fassions de la popularité. (Acclamations prolongées.)"

Sous ce rapport, Messieurs, je crois avoir donné l'exemple. Dans mon récent voyage à Victoria, j'ai tout fait pour m'assurer l'appui des Colombiens. J'ai assis ma femme sur le chaise-bouffis, au risque de lui rompre le cou; j'ai déclaré aux habitants de Victoria que dans le cas où elle se fût tuée, je n'avais pas encore fait de choix pour la remplacer, permettant ainsi tout espoir aux veuves et aux jeunes filles de l'endroit, j'ai..... (Ici les conversations particulières s'engagent dans tous les coins; on n'écoute plus l'orateur dont le cœur-veau commence à battre la campagne.)

Langevin (à Chappleau).— Enfin ! je veux bien te pardonner ton pas de clero à Chambly, si tu me promets que lorsque le gâtisme de sir John sera arrivé à son maximum, tu me donneras un coup de main pour me mettre à sa place.

Chappleau.— Mais mon pauvre vieux, ne vends donc pas la peau de l'ours avant de l'avoir tué !

Langevin — Voudrais-tu insinuer que Johnny peut conserver la conduite du gouvernement ?

Chappleau.— Non, pas absolument, quoique tout bien réfléchi, il est très possible qu'il ne commettrait pas, étant fou, plus de boulettes qu'il n'en a commises étant sain d'esprit. Mais tu comptes sans le parti national !

(La conversation continue. La voix de Sir John qui est vibrante, nerveuse, domine le bruit.)

Sir John.— Oui, messieurs, j'ai tout renié pour rattraper

per cette fameuse popularité ! J'ai juré mes grands dieux que je n'avais jamais été reçu orangiste; j'ai été me mêler, à Carlton, avec un tas de catholiques, à qui j'ai été obligé de prodiguer les protestations et les compliments.

(L'orateur ému, a un sanglot dans la voix; son ton s'affaiblit et il continue ses doléances sur le ton plaintif d'un enfant qu'on a battu. Le bruit des conversations reprend le dessus.)

Garon (à Landry).— Oui, je m'estimerais bien heureux si cette place de Sir Chas. Tupper pouvait m'être donnée de suite. Le terrain devient brûlant et il est évident que nous allons tous sauter un de ces quatre matins. Après tous les services que j'ai rendus aux conservateurs, c'est bien le moins qu'il m'en aient de la reconnaissance.

Landry.— Je le vois pas trop comment cette place vous revient. J'ai aussi joué ma part dans cette comédie qui malheureusement tourne mal pour nous. Croyez-vous que ce soit rien que de venir présenter des motions dans le genre de celle que sir John m'a confiée et qui m'a fait devenir la tête de Turc de tous les partis. Il me semble que la place de Tupper me conviendrait aussi bien qu'à vous.

(La conversation continue. Nouvel éclat de voix du président qui re-surmonte le bruit.)

Sir John.—... car sans moi, le Canada périra; sans ma main ferme et sûre, le pays échappera à l'Angleterre; sera forcé de se gouverner seul sans les salutaires conseils de la Vieille-Albion ou d'accepter l'annexion aux Etats-Unis.....

Mr. White (à Betty).— C'est bien malheureux ! N'avoir réussi qu'à faire une fortune modeste, qui n'atteint pas un pauvre million, et devoir déjà dégringoler du pouvoir ! Tout ça, voyez vous c'est la faute de ce gâcheux de Sir John. Pourquoi ne pas se contenter de faire comme nous. Se faire une petite pelote, qui mette la vieillonne à l'abri du besoin.

Betty.— C'est bien ce qu'il aurait pu faire de plus raisonnable; mais le bonhomme ne nous ressemble pas. Il est aussi assoiffé de vaine gloire que nous le sommes d'écus. Comment veux-tu que dans sa folie de grandeur, il s'attarde à des considérations pécuniaires ?

(La voix du président, qui n'a pas cessé de tenir le oratoire se relève, devient stridente; les yeux brillants, la figure en feu, le nez rouge comme une tomate, il se démené comme un diable dans un bédicet. Son discours si complémenteur tout à l'heure, devient agressif, violent, désespéré.)

Sir John.— Oui, messieurs, notre dernière heure à sonné; la mesure est comble, mais c'est à vous que vous le devez. La question Riel n'a été que la feuille de rose, qui a fait déborder le vase déjà rempli par les scandales qui ont marqués vos dernières sessions. J'ai été trop faible pour vous; je vous ai laissé plonger vos doigts rapaces dans les caisses du gouvernement et maintenant, si ne nous reste plus qu'à uecurir pour laisser la place à nos ennemis mortels.

Le président s'affaisse dans son fauteuil, en proie à une crise de nerfs. L'assemblée est levée en tumulte tandis qu'un huissier qui regarde à la porte s'écrie d'un ton philosophique:

"Faut-il que le vic' x Johnny soit devenu fou, pour raconter comme ça la vérité."

Influence de la lumière électrique sur la morale publique

Vous vous figurez, n'est-ce pas, lecteurs, que cette influence était bienfaisante et relevait le niveau moral des Montréalais ? Eh bien, pas du tout, au contraire !

D'abord, les promeneurs un peu cascadeuses qui arpentent, le soir, les trottoirs de nos grandes rues, sont forcés de prendre de petits airs panchés, sérieux, comme il faut. De là aggravation du mal et de la tentation. Le vice est pré-enté sous une forme agréable, comme les pilules médicinales que l'on fait prendre aux enfants et dont on dissimule l'aigreur sous une couche de sucre.

C'est peut être pour ce motif que la Cie du gaz ayant à cœur la bonne tenue et la bonne conduite des habitants de la métropole, a continué à allumer ses réverbères dont la lumière rougeâtre combat assez bien les rayons blafards des foyers électriques.

Cette brave compagnie du gaz ! S'est-elle assez dévouée ? doit-elle en avoir de la générosité pour brûler ainsi son gaz aux papillons de nuit !

Mais ce qui constitue d'après moi, le plus grand tort de la lumière électrique, c'est que tout en remplaçant très imparfaitement le soleil sous le rapport de la lumière, elle lui fait concurrence sous le rapport des coups... électriques (je crois que c'est ainsi qu'il faut appeler ses coups de soleil à elle), dont les effets sont absolument désastreux.

C'est à un coup... électrique qu'il faut attribuer l'affolement des sexagénaires de notre ville qui se romarient après trois mois de veuvage comme s'ils avaient encore vingt ans, et la mauvaise humeur de leurs filles qui voyant ces mariages d'un mauvais œil, abandonnent la maison paternelle; c'est aussi cette même cause qui explique l'inconduite de certain poète en herbe, qui ne craint plus de rester dehors jusqu'à certaines heures de la matinée que sa nourrice n'hésite pas un instant à qualifier d'indues.

Pourtant ce dernier, sauve les apparences. Après avoir déjà, dans une cause récente, condamné avec force, les tentatives des marchands d'objets d'art qui exposent des statues peu voilées, il va, paraît-il, adresser une requête à la Corporation, demandant qu'à l'avenir, les chiens qui sortiront dans la rue soient vêtus de caleçons pour dissimuler leur nudité.

Oh Tartuffe, où donc es-tu ?

BÉATITUDES du JOUR

Heureux les fils d'hommes célèbres, car ils ont de la gloire, même quand ils sont obscurs !

Heureux les auteurs dramatiques morts et enterrés, car on les joue plus souvent que les vivants, attendu qu'ils ne touchent pas de droits !

Heureux les gens à marier, car ils sont encore à même de ne pas le faire !

Heureux les gens maigres, car ils ne craignent pas de mourir par excès d'embonpoint !

Heureux les peuples barbares, car ils n'ont point à craindre de tomber par excès de civilisation !

Heureux ceux qui trouvent la musique de Wagner amusante, car ils peuvent se délecter tout à l'aise avec la musique de la Forge dans la forêt !

Heureux ceux qui n'ont pas écrit ou qui, ayant écrit platement, ont un bon cuisinier, car ils ont des chances d'entrer à l'Académie française !

Heureux les aveugles de naissance, car ils sont dispensés de lire les articles de la Minerve !

Heureux les journaux qui ne se vendent qu'un sou, comme le Canard car c'est de leur côté que roulent les ruissaux d'or.

Heureux celui des hommes politiques qui n'a jamais eu de portefeuille, car on ne peut pas le mettre à la porte d'un ministère !

Histoires Canonicales

L'ami Soleil commença à faire des siennes.

C'est ainsi que l'aube jour, une noce du saut au Récollet ayant commise l'imprudence de se mettre en route pour l'église, à pied et sans parapluie, les rayons qui pesaient sur la tête de la mariée firent peu à peu éclore des boutons, puis des fruits à sa coiffure de fleurs d'orange !... Si bien qu'en arrivant devant le prêtre qui devait le unir, la jeune vierge de la banlieue portait sur son voile nuptial une couronne de mandarinines du jaune le plus éclatant et de la plus triomphante grosseur !

Astre farceur ! Chappleau le prit un jour pour compère.

En ce temps-là, le futur secrétaire d'état logeait au-dessus d'une vieille dame qui avait l'habitude d'exposer sur son balcon un énorme boeal de poissons rouges.

Une après-midi de juillet, Chappleau se mit à sa fenêtre, armé d'une gaule, d'une ligne, d'un hameçon et de plusieurs morceaux de biscuit.

La voisine était sortie. Chappleau amorça sa ligne avec le biscuit. Les poissons rouges aiment fort les friandises.

En moins de cinq minutes, ceux-ci étaient pêchés, jusqu'au dernier. Le jovial compagnon les fit frire dans une poêle. Puis, il les redescendit avec soin, l'un après l'autre, dans le boeal.

La vieille dame entra et courut au balcon. La vue de la friture lui arracha un cri terrible de surprise, d'effroi et de douleur !

A la croisée de l'étage supérieur, Chappleau passait sa tête impassible: — Que voulez-vous, madame ! C'est votre faute. Laissez ainsi ces petites bêtes au soleil, en été, pendant la canicule !...

La vache et l'ours.

HISTOIRE VRAIE

Vous pensiez jusqu'ici qu'une vache ne pouvait donner naissance qu'à un veau. Détrompez-vous.

D'après une communication faite des Grandes-Dalles au Figaro, une vache aurait mis au monde un ours.

"Un ours !... un ours magnifique et parfaitement conditionné, un ours pesant au moins 100 kilos, armé de redoutables dents et recouvert d'un poil touffu... Si je ne l'avais vu... jamais je n'aurais pu croire à un pareil phénomène !..."

Et le propriétaire de cette bête singulière a raconté qu'elle portait depuis quatorze mois (juste la période de gestation des ours) et qu'il se souvenait qu'un mois après qu'elle était pleine un monstre d'ours avait donné une représentation devant sa porte sous l'ail de sa vache.

Singulier ! singulier !

Cet ours m'a rudement l'air, pourtant, de n'être qu'un canard.